

PLUS LECTURES

GRANDS REPORTAGES, ANALYSES, LIVRES

TÊTE-À-TÊTE
RIMA ELKOURI
LE TABOU
MARXISTE-LÉNINISTE

PAGE 5

Jean-Philippe Warren



LECTURES
LES SECRETS
DU PRIX
GONCOURT

PAGES 6 ET 7

Philippe Claudel



Le pari olympique de la Russie

AU COURS DE L'ÉTÉ, LE COMITÉ INTERNATIONAL OLYMPIQUE A ATTRIBUÉ À LA SURPRISE GÉNÉRALE L'ORGANISATION DES **JEUX D'HIVER DE 2014** À LA VILLE RUSSE DE SOTCHI. LA DÉCISION ÉTAIT AUDACIEUSE : LA STATION BALNÉAIRE PRÉFÉRÉE DES RUSSES, AU BORD DE LA MER NOIRE, NE DISPOSE D'AUCUNE DES INSTALLATIONS NÉCESSAIRES POUR ACCUEILLIR L'ÉVÈNEMENT. MAIS LA RUSSIE COMPTE RÉUSSIR SON PARI POUR PROUVER AU MONDE ENTIER QU'ELLE EST REDEVENUE UNE GRANDE PUISSANCE. **NOTRE DOSSIER EN PAGES 2 ET 3.**

SOTCHI LE PARI OLYMPIQUE DE LA RUSSIE



PHOTO ITAR-TASS

La ville portuaire de Sotchi dispose de plus d'une centaine de kilomètres de côtes, ce qui fait le plaisir des touristes, mais aussi des pêcheurs en herbe.

DES JEUX À PARTIR DE RIEN

FRÉDÉRICK LAVOIE
COLLABORATIONS SPÉCIALE

SOTCHI — Pieds nus, Ovanies Itchimilian laboure avec sa vieille charrue rouillée tirée par un cheval les champs de maïs de l'ancienne ferme collective Rossiya. «La flamme olympique devrait être environ ici, où nous nous trouvons», estime l'énergique cultivateur de 55 ans.

«Et là-bas, il y aura le grand aréna, et à côté le petit», ajoute-t-il, en regardant les plans préliminaires des installations olympiques.

Nous sommes dans les basses terres d'Imeretinsky, à 30 km du centre-ville de Sotchi. En février 2014, la planète entière aura les yeux rivés ici.

Au cours des sept prochaines années, les grands champs marécageux à moitié abandonnés céderont leur place à cinq palais pour les sports de glace, un stade, un village olympique et un immense centre pour les médias. Sans compter les nombreux hôtels privés qui pousseront aux alentours.

Aujourd'hui, l'ancien sovkhoze (ferme collective) soviétique est entouré de quelques centaines de maisons rustiques sans gaz, chacune pompant son eau à même le sous-sol. Selon les plans, ces maisons devraient toujours être là lors des Jeux, tout comme le petit cimetière situé en plein milieu des futures installations.

La ville de Sotchi espère ne pas avoir à exproprier un seul des quelque 2000 habitants des basses terres, mais ne peut rien promettre pour l'instant, les plans n'étant pas encore définitifs.

Les habitants, pour leur part, ne savent que très peu de choses sur les grands projets qui se trament dans leur cour arrière. Et plusieurs s'inquiètent. «Qu'ils construisent ce qu'ils veulent, tant que je peux continuer à vivre ici!» lance Fyodor Fourssa, né il y a 48 ans à quelques centaines de mètres du futur stade olympique, dans une maison où il habite toujours.

De l'autre côté du village, Dmitri Boudnikov examine avec un grand intérêt les plans des futures installations, qu'il voit pour la première fois. Les seules informations dont il dispose sur les Jeux olympiques, c'est la télévision et les journaux qui les lui ont fournis, même s'il habite à deux pas des futures habitations pour les bénévoles.

«Tout le monde sait, en Russie, que lorsque quelque chose arrive, c'est l'argent qui passe en pre-



PHOTO VIKTOR KLYUSHKIN, ITAR-TASS

Maquette d'un tremplin pour le saut à ski dont la construction est projetée à Krasnaïa Polyana en vue des Jeux olympiques.

mier. S'ils veulent que tout se déroule comme prévu et que ça soit un succès, il est évident qu'ils auront à brimer les droits de certains habitants», dit M. Boudnikov, résigné.

Tous les citoyens seront respectés, assure pourtant le vice-maire de Sotchi, Konstantin Michtchenko. «La première tâche que nous a donnée le président (Poutine), c'est de faire en sorte qu'aucun citoyen russe ne se sente lésé par les Jeux.»

De gros intérêts en jeu

Mais de l'argent et des intérêts, il y en a beaucoup en jeu. Les investissements pour la construction des infrastructures dépasseront les 12 milliards de dollars, ce qui fera de ces Jeux d'hiver les plus coûteux de l'histoire.

Les différents ordres de gouvernement fourniront près des deux tiers de cette somme. Pour le reste, le Kremlin compte sur la fidélité des grands entrepreneurs russes, les «oligarques».

Avant de penser aux profits, ces milliardaires – qui ont fait fortune à la faveur des privatisations sauvages des biens de l'État

dans les années 90 – investiront à Sotchi pour conserver leurs bonnes relations avec le pouvoir, estime Alekseï Moukhine, directeur du Centre d'information politique de Moscou.

«Poutine a fixé ses règles: si les oligarques ne remplissent pas leurs responsabilités sociales, ne contribuent pas au développement du pays et envoient tout leur argent à l'étranger, ils pourraient avoir des problèmes.» Sotchi est une bonne occasion pour eux de prouver leur loyauté.

À titre d'exemple, le magnat de l'aluminium Oleg Deripaska – dont la fortune est évaluée à 13,3 milliards de dollars par le magazine *Forbes* – s'est occupé de la construction du nouvel aéroport international de Sotchi, pratiquement terminé. Il a aussi acheté une partie de l'ancien sovkhoze Rossiya pour y installer un complexe hôtelier.

Flambée immobilière

L'annonce de la victoire de la candidature de Sotchi a provoqué une hausse vertigineuse des prix de l'immobilier.

«En 10 jours, les prix avaient

augmenté de 20 %» se réjouit Vitaly Volkov, directeur adjoint de Vincant Niedvijimost, la plus importante agence immobilière de la ville.

«Il y a deux ans, lorsque nous avons déposé notre candidature, 100 m² de terre à Imeretinsky valaient 500\$, raconte le vice-maire Michtchenko. En mars dernier, c'était rendu à 50 000\$. Et aujourd'hui, ça va jusqu'à 120 000\$!»

Selon lui, les avantages financiers qui pourront retirer ceux qui habitent à proximité des installations seront assez importants pour satisfaire même ceux qui auront à être déplacés. «Connaissez-vous un banquier qui pourrait donner un aussi bon pourcentage à ses clients?»

Mais Anaïda Kalendjab, une Abkhaze installée à Imeretinsky, n'a pas la tête à l'argent. Lorsqu'on lui dit que son terrain vaut aujourd'hui de l'or, elle répond: «Nous venons tout juste de terminer la construction de cette maison à la sueur de notre front, avec nos mains. Nous ne voulons pas partir.» Mais son sort n'est pas vraiment entre ses mains.

KRASNAÏA POLYANA: LA NEIGE APRÈS LE SOLEIL

Sans Krasnaïa Polyana, Sotchi n'aurait jamais pu obtenir les Jeux avec son climat subtropical. Cachée du vent de la mer Noire par les montagnes du Caucase, la «clairière rouge» perchée à 500 m d'altitude est couverte de neige durant l'hiver. Aujourd'hui, le petit village se transforme à vue d'œil. Trois des stations ultramodernes qui accueilleront des épreuves en 2014 sont en pleine construction. Les premiers remontes-pentes ont été installés en vitesse pour la visite du CIO en février. Le quatrième centre, le seul qui fonctionne à l'heure actuelle, sera complètement rénové. Sur les flancs des montagnes, encore en majeure partie à l'état sauvage, les hôtels poussent comme des champignons. Comme pour le site d'Imeretinsky, la majorité des athlètes seront logés à moins de cinq minutes de leur lieu d'entraînement et de compétition. — Frédéric Lavoie, coll. spéciale

SOTCHI LE PARI OLYMPIQUE DE LA RUSSIE



PHOTO VIKTOR KLYUSHKIN, ITAR-TASS

En tant que « capitale d'été » de la Russie, Sotchi voit accoster plusieurs bateaux de croisière durant la saison estivale. Et ce n'est peut-être qu'un début...

SOTCHI

Population: 400 000 habitants
Situation géographique: À environ 1200 km au sud-ouest de Moscou, la ville s'étend sur 150 kilomètres sur le bord de la mer Noire, à la même latitude que Toronto.
Superficie : 3790 km², dont seulement 6% sont développés.

Investissements prévus: 12 milliards de dollars américains
Industries : Tourisme (4 millions de visiteurs par année) et santé (300 spas)

Foule attendue pour les Jeux : 1 million de visiteurs et 5000 athlètes



Sotchi, la ville schizophrène

FRÉDÉRICK LAVOIE
 COLLABORATIONS SPÉCIALE

Sotchi n'a qu'une ambition: devenir une station touristique digne de rivaliser avec celles de la Côte d'Azur et des Alpes. Mais il reste encore beaucoup à faire pour effacer les traces du soviétisme.

Olga Bergen a vu la ville se transformer radicalement depuis qu'elle s'y est installée il y a six ans. « Il n'y avait qu'un seul supermarché, un cinéma et quelques discothèques, et la promenade au bord de la mer était dans un piteux état. Tout est différent aujourd'hui. Il y a même des cafés à l'européenne », dit la propriétaire du mensuel *La capitale estivale*.

C'est l'arrivée du maire Viktor Kolodyajny il y a trois ans qui a insufflé un nouveau dynamisme à la ville. Il a instauré un style de gestion efficace, quoiqu'un peu autoritaire, dit M^{me} Bergen. « Il est un peu comme Poutine. Il explique aux entrepreneurs où et comment

ils doivent investir et ils doivent faire ce qu'il dit. »

Démocratie ou non, la ville se bâtit à une vitesse effrénée. Et elle prend des allures schizophrènes: les nouveaux bâtiments de luxe renouvés à l'européenne y côtoient les austères édifices soviétiques; les prix dans les boutiques, les restaurants et les hôtels se rapprochent de ceux d'Europe, mais

Les organisateurs des Jeux croient que le manque d'infrastructures a favorisé leur candidature. Puisque la ville n'a rien, tout sera neuf.

le service y demeure le plus souvent soviétique, brusque et indifférent aux besoins du client.

Avec ses 150 km de bord de mer, son climat subtropical et ses plages de galets, la ville est déjà considérée depuis plusieurs décennies comme la « capitale d'été » de la Russie. De Staline à Poutine, en passant par

Gorbatchev, la plupart des dirigeants soviétiques et russes y ont possédé une résidence estivale où ils accueilleraient les chefs d'État étrangers et les membres de leur gouvernement.

Bientôt, Sotchi attirera les touristes à longueur d'année. Mais elle est encore loin de répondre aux normes des grandes stations européennes.

Si elle se vantait dans son dossier de candidature d'être une ville « multiculturelle dénombrant plus de 100 nationalités », Sotchi ne peut se dire pour autant internationale. L'écrasante majorité des quelque quatre millions de touristes qu'elle accueille chaque année sont russes et les « minorités ethniques » de la

ville sont originaires de Russie ou d'anciennes républiques soviétiques.

Même dans les lieux les plus touristiques, il est presque impossible d'être servi dans une langue autre que le russe.

« Ça change, assure Efim Biteniov. À l'école où j'étudiais, on enseigne maintenant deux langues étrangères dès la première année. Dans sept ans, ces jeunes seront nos bénévoles pour les Jeux. »

Transports défectueux

Les organisateurs des JO croient que le manque d'infrastructures a été le plus grand avantage de leur candidature. « Puisque nous n'avons rien, tout sera neuf et construit spécialement pour les Jeux », dit le vice-maire de Sotchi, Konstantin Michtchenko.

Mais ce ne sera pas un jeu d'enfants pour autant. La ville devra remplir la promesse faite au CIO par Vladimir Poutine: des Jeux « sans embouteillage ». Une pro-

messe audacieuse, compte tenu de la situation actuelle.

La seule route qui traverse le centre-ville, l'avenue Kourortny, est pratiquement paralysée en permanence par les bouchons de circulation. Les urbanistes n'avaient visiblement pas prévu l'expansion de la ville. Ils devront maintenant faire des prouesses pour élargir les routes qui longent la mer, puisqu'à moins de 100 mètres du rivage, c'est déjà la montagne.

Pas étonnant donc que 60 % de l'argent investi par le gouvernement pour les Jeux sera consacré aux transports. Les 4,4 milliards serviront notamment à construire 200 km de nouvelles routes, à réparer celles déjà existantes et à acheter un nouveau parc d'autobus.

Une bonne partie sera utilisée pour creuser des tunnels dans les montagnes afin de relier par de nouvelles voies routières et ferroviaires le parc olympique, l'aéroport international flambant neuf qui se trouve tout près et les installations de Krasnaïa Polyana.



PHOTO FRÉDÉRICK LAVOIE, COLLABORATION SPÉCIALE

La ville de Sotchi devra se doter de nombreuses infrastructures afin de pouvoir accueillir les Jeux olympiques de 2014. Les bannières ne suffiront pas, loin s'en faut.

JO : une arme à double tranchant

La Russie compte bien profiter de l'organisation de Sotchi 2014 pour redorer son image internationale et prouver qu'elle est redevenue une puissance planétaire. Mais comme la Chine l'apprend à ses dépens avec les Jeux de 2008, avoir les projecteurs braqués sur soi met aussi en lumière les atteintes à la démocratie et aux droits de l'homme.

« C'est une arme à double tranchant, dit Alekseï Moukhine, directeur du Centre d'information politique de Moscou. D'un côté, la Russie en retirera beaucoup d'avantages économiques et son image de puissance mondiale en ressortira grandie; de l'autre, elle risque d'être accusée de tous les péchés par le reste du monde. »

Plus l'échéance olympique approchera, plus les médias internationaux se pencheront sur les dérives autoritaires du Kremlin, sur les atteintes à la liberté de presse et à celles aux droits de l'homme, particulièrement dans la république séparatiste de

Tchéchénie, où la situation est officiellement « normalisée ».

La corruption qui gangrène le pays pourrait aussi ternir l'image des Jeux, prévient le politologue Boris Makarenko, du Centre des technologies politiques. « Il y aura de grosses sommes d'argent investies à Sotchi en une courte période de temps », rappelle-t-il.

« Mais la plupart des sommes devraient être dépensées correctement, puisque tout sera sous le contrôle direct du président », ajoute Alekseï Moukhine.

Et selon lui, le président en 2014 pourrait bien être... Vladimir Poutine. La Constitution russe lui interdit de se présenter pour un troisième mandat consécutif en mars prochain. Or, rien n'empêche celui qui fut en bonne partie responsable de la victoire de Sotchi de revenir au pouvoir à l'élection de 2012. Surtout qu'après plus de sept ans aux commandes, il jouit d'une cote de popularité de plus de 70 %.

— Frédéric Lavoie, collaboration spéciale

PLUS LECTURES

DES OH! ET DES BAH!

La chronique ironique qui voit et entend tout... à sa façon

DES CHIFFRES QUI PARLENT

140 %

Le président français NICOLAS SARKOZY verra sa rémunération annuelle augmenter de 140%. Il a fait passer cette semaine son indemnité de 101 488 euros à **240 000 euros**, ce qui a bien sûr soulevé la controverse. Il touchera un salaire équivalent à plus de 330 000 dollars canadiens. Voici, à titre de comparaison, ce que gagnent quelques autres chefs d'État.

STEPHEN HARPER, premier ministre canadien : **301 600 dollars** canadiens annuellement.

GEORGE W. BUSH, président américain : **400 000 \$** US annuellement.

GORDON BROWN, premier ministre britannique : **188 848 livres** par an, soit 371 600 dollars canadiens annuellement.

ANGELA MERKEL, chancelière allemande : **189 984 euros**, soit 260 000 dollars canadiens annuellement.

ICI ET AILLEURS

GRANDE-BRETAGNE

Lesbiennes unijambistes

« J'espère que vous n'accorderez pas de subventions à trop de lesbiennes lituaniennes unijambistes. » C'est-ce qu'a lancé récemment le chef du Parti conservateur britannique, David Cameron, mi-blaqueur, mi-méprisant, devant des représentants du Conseil des arts de son pays. Ce qui a provoqué un incident diplomatique et choqué la Lituanie. Le cabinet de M. Cameron a répliqué que le politicien n'avait pas utilisé le mot « lesbienne », mais simplement évoqué les « troupes de danseuses lituaniennes unijambistes ». Ce qui, à notre avis, fait une belle jambe à la Lituanie...

ILS, ELLES ONT DIT



PHOTO AP/CBS NEWS-60 MINUTES

Outré

« Si j'avais à dire des choses à propos de Cécilia, je ne le ferais certainement pas ici. »

- Le président français NICOLAS SARKOZY, avant de quitter subitement, en colère, le plateau de l'émission américaine *60 minutes*.

Réaliste

« Je devrais parler français. »

SAKU KOIVU, le capitaine du canadien, après avoir été montré du doigt lors de la commission sur les accommodements raisonnables.

Alarmé

« La crise humanitaire au Nord-Kivu (en République démocratique du Congo) a atteint un niveau comparable à celle du Darfour. »

- RËLAND VAN DE GEER, représentant spécial de l'Union européenne pour la région des Grands Lacs africains.

EN HAUSSE, EN BAISSÉ



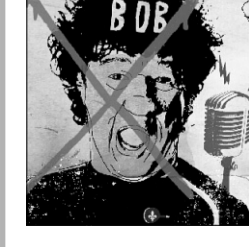
GÉRARD BOUCHARD

Le coprésident de la commission sur les accommodements raisonnables montre enfin les dents face à l'intolérance. Il n'hésite plus à dénoncer les propos incendiaires et parfois mensongers de certains intervenants. Il était temps.



STÉPHANE DION

Il se montre enclin à annuler la baisse d'un point de pourcentage de la TPS annoncée par le gouvernement Harper. Chef libéral ou agent double au service du Parti conservateur? La question se pose.



BOB MERSEREAU

L'auteur du palmarès des 100 meilleurs albums canadiens de tous les temps n'a sélectionné que deux artistes francophones du Québec. Vous imaginez un Américain qui devrait choisir les meilleurs groupes de l'histoire du rock et bouderait les artistes britanniques? Non.

Avec la collaboration de Joël-Denis Bellavance. D'après l'AFP, *Le Monde* et CBS.

Envoyez-nous vos commentaires et suggestions à ohetbah@lapresse.ca

Le far west judéo-chrétien



DANY LAFERRIÈRE

CHRONIQUE

Mardi soir (lundi fut insoutenable), je suivais d'un œil distrait, à la télé, les travaux de la commission Bouchard-Taylor. On est encore à Québec. Des hommes et des femmes, à peu près du même âge, se succédant au micro. La bonne soixantaine. De temps en temps, un monsieur ou une dame plus digne que les autres vient rappeler à la salle qu'on peut élever le débat, faire en sorte qu'il dépasse le simple niveau émotionnel. Bon, c'est la cadence ordinaire. Les gens disent à peu près la même chose dans ce genre de défoulement collectif. Des personnes qui, prises individuellement, peuvent se révéler brillantes, ouvertes et généreuses, deviennent en groupe soudain d'une brutalité insoupçonnée. C'est une banalité

que de dire que le comportement d'un individu peut changer suivant l'ambiance générale.

On semble tous un peu dépassés par les événements. La société est en train de reculer comme un train de marchandises qui vient de changer de locomotive. C'est la queue du train qui passe en tête. Subitement, j'ai l'impression de nager dans une atmosphère d'avant la révolution tranquille. Tout le débat se concentre sur l'Église, comme si on avait expressément demandé aux fidèles de la paroisse de venir témoigner ce jour-là. On revendique sa foi avec véhémence en soulignant qu'elle est celle de la majorité, donc non négociable. Un vrai coup d'État religieux, et les commissaires ne tentent même pas de remettre le train sur les rails. Le débat ne se fait plus entre immigrés et Québécois, ou entre islamistes et chrétiens, mais plutôt entre chrétiens et laïques. Les deux frères s'apprêtent à s'affronter. Duplessis face à René Lévesque. Le Québec d'hier face à celui d'aujourd'hui. Les guerres intestines sont toujours plus implacables que celles qui opposent des cultures différentes.

C'est la première fois, depuis plus de 30 ans, que j'entends autant les mots église, foi, religion, en une soirée. On a réveillé quelque chose qui semblait enfoui profondément dans notre inconscient collectif. Et je suis sûr qu'aucun politicien ne s'attendait à un pareil geyser. C'était impossible qu'une société puisse se lâcher en une génération. L'Église est habituée à la clandestinité. Et maintenant, on assiste au retour du refoulé. C'est étrange que ce soit l'Islam qui vienne, en quelque sorte, sauver l'Église catholique. Bon, on parle aujourd'hui de foi avec une telle gourmandise que je me frotte déjà les mains. Ce sera le far west dans peu de temps. Le cardinal Ouellet a ouvert lui-même le feu. On attend la réplique qui ne saurait tarder. Mais juste avant, il y a un dernier point auquel on n'a pas touché. On tourne autour du pot depuis un moment sans jamais aller au fond des choses. J'ai retrouvé dans mes vieilles chroniques un texte qui, déjà en septembre 2005, abordait frontalement le thème du racisme. Je vous le livre ci-dessous, sans retouche.

Le grand tabou

DANY LAFERRIÈRE

Pour le grand tabou, j'ai le choix entre deux cadavres dans le placard: Dieu et le racisme. Presque à égalité. On cache ici tout ce qui se rapporte à la religion. Les anciens curés, généralement habillés de gris, se faufilent dans la société comme des agents dormants. On les reconnaît à ce triste sourire, celui du joueur encore étonné d'avoir perdu la partie alors qu'il avait toutes les cartes en main. Ils rectifient doucement quand le discours se fait trop cynique, et leur regard brille chaque fois que la discussion ne prend pas une tournure violemment hostile à l'égard de l'Église. Ils savent cependant que tout n'est pas mort, et qu'il suffirait peut-être d'un grand désastre naturel pour ranimer de nouveau la foi. Et la lampe à l'huile luit encore au bout du tunnel spirituel.

Tout nouveau venu, surtout s'il vient d'un de ces pays imbibés d'eau bénite, ne pourra que remarquer la forte charpente religieuse qui soutient, sans trop se faire voir évidemment, la structure mentale de ce peuple. Disons-le net, ce n'est pas pour me déplaire. L'équilibre de ce pays est là. Un profil dans la lumière moderne, et l'autre dans la pénombre moyenâgeuse. Et certaines ferveurs politiques ressemblent étrangement à des crises mystiques. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui (j'y reviendrai). Il s'agit d'un autre tabou plus contemporain: le racisme.

Il y a à peine 30 ans, le mot racisme faisait une entrée timide dans le vocabulaire et dans la conscience du Québécois. L'arrivée massive de Noirs y était pour quelque chose. Stupeur! Et on se précipitait pour préciser qu'on n'était nullement raciste mais plutôt xénophobe. Je ne crois pas que tous ceux qui utilisaient ce dernier terme en connaissaient le sens exact. On n'aime pas les étrangers, c'est tout. Globalisation rassurante. Au fond, cela ne visait que l'Anglais (l'ennemi intime) et le Français (la haine du semblable). L'Italien n'était là que pour épicer la sauce.

Tout cela semblait assez convivial. Sauf que le Noir a amené dans ses bagages un mot moins compliqué avec une charge historique plus lourde: le racisme. Personne n'aime être traité de raciste, et avec raison. Même les pires racistes ont toujours un argument logique pour accompagner leurs délires.

Mais le Québec ne pouvait pas être raciste pour une raison très simple: ce sont des nègres. Des nègres blancs d'Amérique. Il m'a fallu un temps pour comprendre ce point. Mais voilà que ces nouveaux nègres noirs d'Amérique viennent jeter un coup de grisou à la thèse officielle. Car que se passe-t-il quand vous croyant au bas de l'échelle, vous sentez subitement quelqu'un sous vos pieds? Comment vit-on ce sentiment de perdre la légitimité du discours culpabilisant? Et que fait-on quand on se découvre plutôt de puissants Nord-Américains que de pauvres nègres blancs nés pour un petit pain, selon la fable populaire? Voilà des interrogations propres à vous rendre insomniaque.

Mais le Québec est un pays plus souple et plus vif qu'on ne l'imagine. On a vite modifié ce discours vers la fin des années 80 pour un autre plus réaliste, donc plus économique. Le pain s'est changé en gâteau. Et le Québec est devenu tout d'un coup riche et moderne (il ne l'était ni plus ni moins qu'avant, c'est la perspective qui a changé), rassurant ceux qui avaient peur qu'on soit maintenant trop nombreux à partager un quignon de pain noir. Et on a laissé tomber, du même coup, l'expression « nègre blanc » qui avait fait la fortune de l'essayiste Pierre Vallières (1938-1998). Et si on n'est plus des Nègres en Amérique, en devient-on pour autant des Blancs? Non, mais cela peut donner une idée de la situation du vrai nègre, je veux dire de celui qui vient en droite ligne de l'esclavage et dont les conditions n'ont pas grandement bougé aux États-Unis. Et l'élite québécoise, à son honneur, a décidé que le racisme ne s'installera pas au Québec. Du moins dans le discours public.

Et depuis ce mot est devenu tabou dans les médias. Un mot qui fait mal au chrétien. Rabelais dit à peu près ceci: « Si le mot fait peur, que dire de la chose ». Un peu comme le cancer qu'on n'a pas voulu nommer pendant longtemps, espérant que, vexé, il s'en irait de lui-même. Plus tard, on s'est mis à regarder de travers même le Noir qui parle de racisme. Et l'argument est devenu individuel: « Le racisme n'existe pas, la preuve c'est que je ne suis pas raciste. » Que répondra à cela?

Il fut un temps où on posait la question de manière plus générale: « Nous trouvez-vous racistes? » Voilà une erreur. Ne jamais remettre son sort entre les mains de quiconque, surtout d'un Noir passé maître dans l'art de donner mauvaise conscience aux Blancs. Mais cette période n'a pas duré longtemps. Ayant vite compris le jeu, on a trouvé plus prudent de faire la question et la réponse. Question: « Pensez-vous que nous sommes une société raciste? » Et le Québec de répondre NON encore. Fini. Et les Noirs de rester baba. Pour une fois la question ne leur a même pas été posée. Ce n'est jamais la réponse mais plutôt la raison pour laquelle on pose une question qui compte. Le Québec voulait simplement en finir avec ce débat qui ne concerne, au fond, que les Montréalais. Ailleurs au Québec, le problème ne se pose tout simplement pas.

On ne peut pas se contenter d'effacer les problèmes de société par décret. Car ils finissent par surgir au moment où l'on s'y attend le moins. Une bonne inondation (regardez La Nouvelle-Orléans) peut révéler bien des choses. Aucune comparaison avec les États-Unis. Nous ne sommes ici qu'au stade de la prévention. Mais ce n'est pas le moment de fermer les yeux. Vous verrez qu'il est si facile de jeter le blâme sur plus démunis que soi. C'est ce qu'a fait Parizeau, un certain soir. Et cela arrive sans qu'on le sache, justement quand on commence à faire les questions et les réponses. Si on veut savoir s'il y a du racisme, il faut mettre en place de bons mécanismes pour que ceux qui le subissent puissent au moins hurler jusqu'à nos oreilles. Dans le cas contraire, il faudra attendre une bonne inondation.

La Presse, 18 septembre 2005

PHOTO DE LA SEMAINE



La petite Bianca a été faucher par un jeune chauffard mercredi. Le lendemain, des gens sont venus déposer des fleurs à l'endroit du drame, comme Sylvie Delisle.

PHOTO PATRICK SANFAÇON, LA PRESSE ©

Le tabou marxiste-léniniste

Plus personne aujourd'hui, mis à part quelques hurluberlus, ne se réclame du mouvement marxiste-léniniste au Québec. Ceux qui en faisaient partie ne l'avouent que du bout des lèvres. Comment des jeunes parmi les plus brillants de leur génération ont-ils pu devenir « m.-l. »? s'est demandé le sociologue Jean-Philippe Warren dans un essai éclairant qui vient de paraître, *Ils voulaient changer le monde*.



RIMA ELKOURI
TÊTE-À-TÊTE

Ils voulaient changer le monde... noble aspiration, s'il en est une. Sauf que cette noble aspiration a pris une tangente radicale et délirante pour les marxistes-léninistes de la « Grande Rougeur » des années 70.

En se penchant sur l'histoire québécoise de ce mouvement, le sociologue Jean-Philippe Warren s'est vite aperçu qu'il s'attaquait à un tabou. D'anciens militants m.-l. se sont souvent montrés réticents à lui accorder une entrevue. « En général, les gens n'aiment pas parler de ce passé », dit le jeune sociologue qui est titulaire de la Chaire d'études sur le Québec de l'Université Concordia, où je l'ai rencontré.

Un passé tabou parce que douloureux pour plusieurs, note Jean-Philippe Warren. « Personne n'est capable d'en parler de façon empathique, même pas ceux qui y ont participé. Parce que c'est très, très dur pour eux. Non seulement à cause du discrédit qui a été jeté sur leur doctrine et leurs activités, mais aussi parce qu'ils ont eu l'impression d'avoir perdu 10 ans de leur vie. »

Les sacrifices ont été énormes et les résultats navrants pour ceux qui ont tout laissé tomber pour embrasser la « cause révolutionnaire » et l'avènement de la société sans classes. « Plusieurs étaient promis à des carrières de professeurs d'université. Ils avaient lâché leurs études ou des emplois fort bien rémunérés au plus haut échelon de la hiérarchie politique. Ils étaient sous-ministre, haut fonctionnaire. Ils ont tout laissé tomber pour s'engager dans ces mouvements-là. Et à l'intérieur de ces mouvements, ils ont été obligés de refouler leurs sentiments, leurs émotions, leurs goûts, leurs valeurs. Pendant 10 ans, ils ont été obligés de piler sur leurs principes jusqu'à accepter des choses qui aujourd'hui nous semblent épouvantables, comme renier leur orientation sexuelle, ne pas avoir d'enfant, ou en avoir seulement un certain nombre, sacrifier beaucoup de leur vie familiale au profit du militantisme. »

Dans son essai *Ils voulaient changer le monde* (VLB, 2007), Jean-Philippe Warren dit avoir voulu « faire sens de l'insensé ». Pourquoi insensé? Qu'y avait-il d'insensé à vouloir un monde meilleur? C'est que les m.-l. sont « passés à côté du train de l'histoire comme rarement d'autres groupes l'ont fait », explique le sociologue. Ils ont tout refusé, de la social-démocratie au féminisme en passant par le nationalisme, le syndicalisme et les groupes populaires... Ils ont tout refusé pour marquer la « pureté de leurs

idéaux » en marge de ce qui animait et de ce qui agitait la société québécoise de leur époque.

« Il fallait être passablement fermé et borné à ce qui se passait dans la société pour s'engager dans un truc comme ça », observe le sociologue. Car le mouvement marxiste-léniniste ne peut se résumer à une simple chanson de Jacques Brel « Sus aux bourgeois, mort aux cons ». Il était, faut-il le rappeler, farouchement et violemment révolutionnaire. Si les hippies, nés de la même contre-culture, clamaient « Faites l'amour, pas la guerre », les marxistes-léninistes disaient plutôt « Faites la guerre, pas l'amour ». Ils prônaient le « soulèvement armé et sanglant contre l'ordre établi ». Rien que ça...

Comment se fait-il alors que les jeunes premiers de classe, les plus éveillés, les plus politisés de leur génération se soient embarqués dans cette folie-là? Comme d'autres avant lui, Jean-Philippe Warren note avant tout la correspondance entre l'appartenance au mouvement marxiste-léniniste et l'appartenance à une secte religieuse. « La hiérarchie était très épiscopale, la doctrine était dogmatique, l'autorité était hiérarchique, les chefs étaient charismatiques, le sens de l'histoire était eschatologique (relatif à la fin du monde)... Comme on sortait d'un monde religieux, qui est le monde des années 50, il était facile pour des gens qui avaient été socialisés dans la Grande Noirceur de reproduire certains schèmes et certains réflexes qui étaient ceux de leurs parents et de leurs grands-parents. »

Plutôt que d'entrer chez les bonnes sœurs, on entraînait donc chez les m.-l.? « Absolument. Ou on sortait des bonnes sœurs pour

« Pendant 10 ans, ils ont été obligés de piler sur leurs principes jusqu'à accepter des choses qui aujourd'hui nous semblent épouvantables, comme renier leur orientation sexuelle, ne pas avoir d'enfant, ou en avoir seulement un certain nombre, sacrifier beaucoup de leur vie familiale au profit du militantisme. »

rentrer chez les m.-l. », dit Jean-Philippe Warren. Un gars cité dans l'essai raconte que contrairement à ses deux frères qui se sont joints aux témoins de Jéhovah, lui voulait adhérer à une « vraie » organisation. « Il est allé chez les m.-l. sans comprendre que lui aussi était entré entre guillemets chez les témoins de Jéhovah... »

Deuxième couche d'explication: l'époque de bouleversement complet créé par la Révolution tranquille qui faisait en sorte qu'on pouvait espérer un monde neuf.



Comment des jeunes conscientisés et éduqués ont-ils pu devenir marxistes-léninistes dans le Québec des années 70? s'est demandé le sociologue Jean-Philippe Warren dans l'essai *Ils voulaient changer le monde* — *Le militantisme marxiste-léniniste au Québec* qui vient de paraître chez VLB.

Le slogan de la fin des années 60, c'était « Soyons réalistes, exigeons l'impossible ». « Ça valait pour plusieurs pays de l'Occident. Ça valait pour le Québec qui transitait d'un type de société à un autre. Ce n'était pas juste que le Québec était en bouleversement. Ce n'est pas juste que le Québec vivait lui aussi la contre-culture et vivait aussi l'élévation du niveau de vie et la société de loisirs. C'était que le Québec passait littéralement d'un état de société à

allait être le pouvoir », observe le sociologue. Les jeunes au pouvoir? L'imagination au pouvoir? Les francophones au pouvoir? Les femmes au pouvoir? Tout le monde revendiquait le pouvoir... Il y avait perte des anciens repères idéologiques.

Pour « faire sens de l'insensé », il faut aussi souligner la « violence inédite » des « phénomènes structuraux nouveaux » issus de l'industrialisation et de l'urbanisation rapides du Québec. Pourquoi

La violence du monde n'a pas disparu, bien évidemment. « On vit mieux aujourd'hui qu'on vivait dans les années 60, note Jean-Philippe Warren. D'un autre côté, les taux d'analphabétisme sont effarants, la violence conjugale est incroyablement forte, le taux de suicide est épouvantable... Il y a encore des conditions de révolte. »

Même si c'est sans regret ni nostalgie qu'il s'est penché sur le mouvement marxiste-léniniste, même s'il ne veut ni diaboliser ni encenser le militantisme m.-l., le sociologue trouve que l'indifférence d'aujourd'hui n'est pas plus glorieuse. « Aujourd'hui, on est devenu insensible à la douleur des choses, à la douleur des gens. Il peut ne pas être si moral de se consoler en se disant: nous autres, on n'est pas si fous... »

Que faire avec la violence du monde? Si les marxistes-léninistes ne nous ont offert aucune réponse valable, ils nous lèguent tout de même cette question fondamentale, observe Jean-Philippe Warren. « Qui est le plus fou de celui que rend fou la folie du monde ou de celui que la folie du monde laisse indifférent? »

COURRIEL
Pour joindre notre chroniqueuse: rima.elkouri@lapresse.ca

CARICATURES DE LA SEMAINE

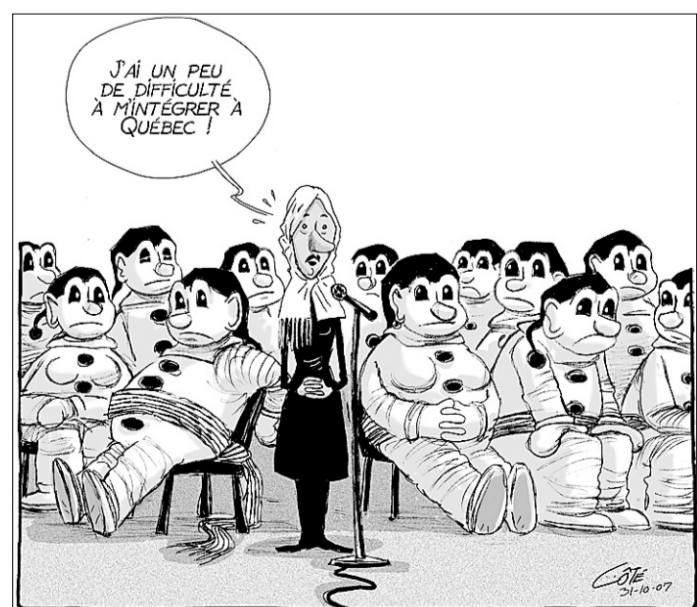
La Presse publie chaque semaine une sélection des dessins des caricaturistes de nos partenaires du réseau Gesca.



LE DROIT



LA TRIBUNE



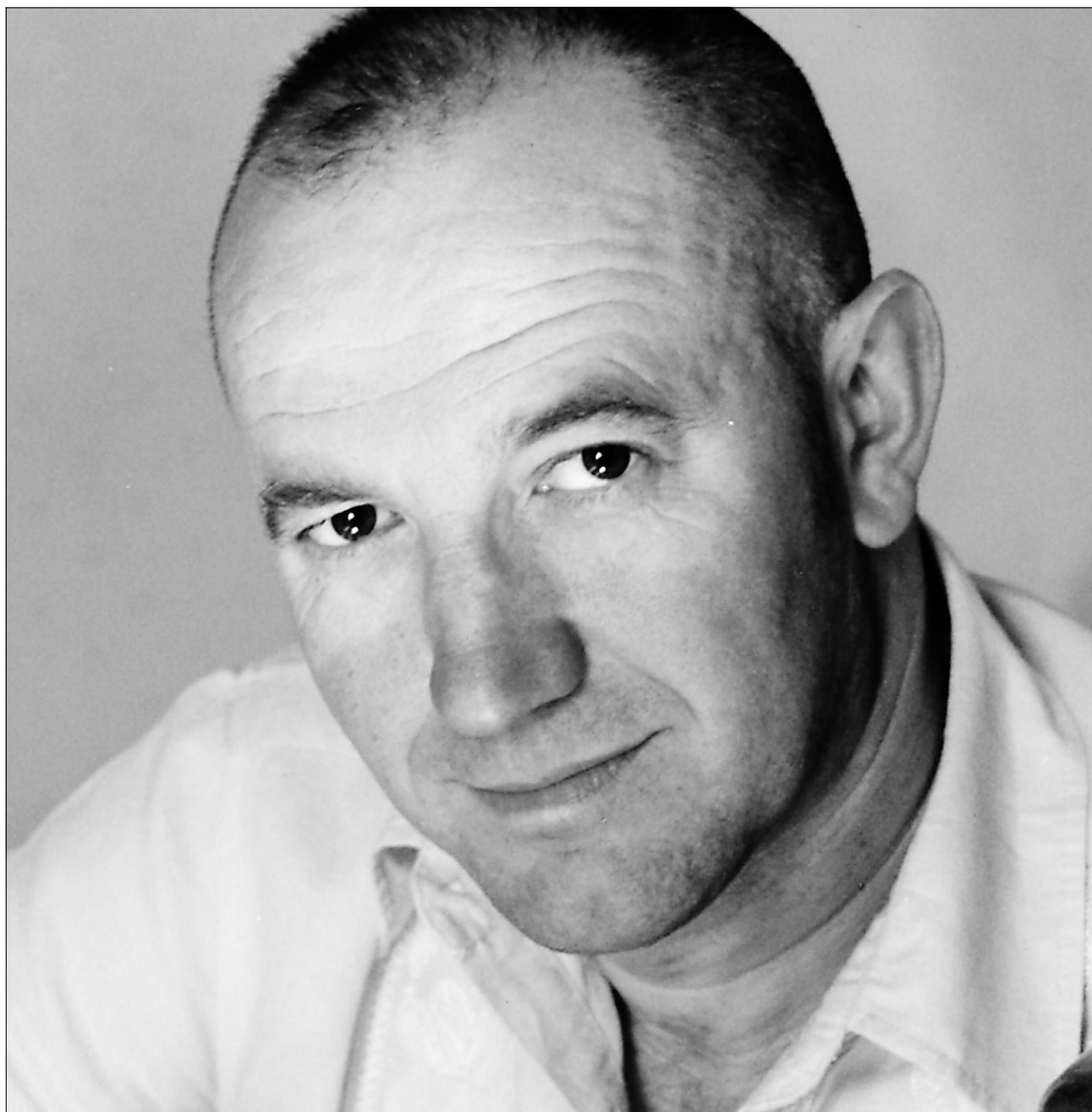
LE SOLEIL

CYBERPRESSE

Voyez les dessins parus, jour après jour, dans *La Presse*, *Le Soleil*, *Le Droit*, *La Tribune* et *Le Nouvelliste*, sur www.cyberpresse.ca

PLUS LECTURES

DOSSIER PRIX LITTÉRAIRES



Philippe Claudel (ci-dessus), Olivier Adam et Michèle Lesbre.

PHOTOS ARCHIVES LA PRESSE

PRIX GONCOURT 2007

DEUX FAVORIS ET UNE SURPRISE POSSIBLE

35 ANS, PROLIFIQUE ET « SOCIAL », OLIVIER ADAM A LE PROFIL IDÉAL, MAIS PHILIPPE CLAUDEL INCARNE LA « QUALITÉ FRANÇAISE ». À MOINS QUE LES GONCOURT NE SE PAYENT UNE FANTAISIE EN COURONNANT MICHÈLE LESBRE ET SON « PETIT » ÉDITEUR.

LOUIS-BERNARD ROBITAILLE
COLLABORATION SPÉCIALE

PARIS — Les voies du Goncourt sont impénétrables. Surtout lorsque, comme cette année, la course est particulièrement ouverte et qu'aucun grand favori ne s'impose d'emblée.

Deux jours avant la publication de la dernière sélection du célèbre prix, un éditeur me disait sous le couvert de l'anonymat: « Cette année, je sens que ce sera pour Amélie Nothomb, manière de saluer l'ensemble de son œuvre. D'ailleurs, Albin Michel (son éditeur) fait un rentre-dedans pas possible... » Quarante-huit heures plus tard, Nothomb disparaissait de la sélection finale. Et donc, prudence dans les pronostics.

Sur les cinq noms qui restent, il se dégage tout de même un favori naturel, qui a d'ailleurs comme handicap d'avoir été trop tôt le favori de cette course. Il s'agit d'Olivier Adam pour *À l'abri de rien*.

Adam a le profil du candidat idéal: milieu de la trentaine, quatre romans à son actif, dont deux déjà portés à l'écran. Il est donc jeune, prolifique, déjà connu du grand public. De surcroît, son éditeur, L'Olivier, est une maison prestigieuse qui appartient au Seuil, et donc aux ligues majeures. Et son précédent roman, *Falaises*, avait déjà été finaliste au Goncourt. Olivier Adam, qui a une écriture moderne, a également cette particularité rare en France d'avoir fait un roman « social », qui parle des réfugiés et sans-papiers de Sangatte, le point de passage français des clandestins vers la Grande-Bretagne.

Les Goncourt se donneraient ainsi le beau rôle de faire découvrir un nouvel auteur à un très large public et de montrer leur fibre sociale, qui n'est pas nécessairement visible à l'œil nu.

Autre prétendant sérieux: Philippe Claudel, qui publie *Le rapport Brodeck* (éditions Stock). Il avait gagné le Renaudot en 2004 avec *Les âmes grises*, un roman qui se passait dans un petit

village pendant la guerre de 14-18. Cette fois, il y a encore un village de l'est de la France, mais pendant l'Occupation. Philippe Claudel a pour lui d'incarner cette qualité française dans l'écriture, ennuyeuse pour les uns (dont moi) et admirable pour les autres. Son roman est un solide best-seller depuis le début septembre.

Les jurés Goncourt pourraient créer la surprise en couronnant un petit roman de Michèle Lesbre, pour l'instant confidentiel mais encensé par la critique: *Le canapé rouge*, une histoire qui se passe dans la transsibérien. « Pour les Goncourt, dit un connaisseur, ce serait l'occasion de se refaire une virginité en couronnant cette fois un éditeur vraiment nouveau et indépendant, Sabine Wespieser. Avec le risque, toujours délicat, d'avoir des ventes modestes pour le lauréat. Mais, après le Littel à 700 000 exemplaires, ils peuvent se le permettre. »

Le même connaisseur est catégorique à propos du Femina: « Il ira à

Eric Fottorino, dont *Baisers de cinéma* est publié chez Gallimard, la maison dominante au sein de ce jury. Et Fottorino, remarqué pour deux romans précédents, est devenu entre-temps directeur du *Monde*, rien de moins... »

Autre pronostic récurrent dans le petit monde de l'édition parisienne: le Renaudot serait attribué à Christopher Donner, dont *Le roi sans lendemain* (Grasset) est un élégant roman historique, un genre toujours prisé à Paris. Le sujet: le destin tragique de Louis XVII, héritier du Trône, mort de mauvais traitements pendant la Révolution française à l'âge de 10 ans.

Quant à l'Interallié, attribué à un romancier-journaliste, beaucoup estiment qu'il devait aller à Jean Hatzfeld, qui signe cette année le troisième et dernier volet d'une très belle trilogie consacrée au génocide rwandais, avec *La Stratégie des antilopes* (Seuil). Mais les jurés penchent fortement en faveur des éditions Grasset... et Hatzfeld serait décidément trop à gauche pour eux...

Les prix canadiens et québécois: un impact discutable

Les prix littéraires canadiens ont-ils un impact sur les ventes au Québec? Certains oui, d'autres pas du tout. Et lorsqu'il y a des retombées, elles sont nettement moins importantes que celles des prix littéraires français.

JADE BÉRUBÉ
COLLABORATION SPÉCIALE

Tous les éditeurs vous le diront: de tous les prix, c'est le prix des Libraires qui semble engendrer le plus de ventes directes au Québec. « Ce ne sont pas des impacts que l'on peut vraiment mesurer en chiffres, atteste Pierre Fillion, des Éditions Leméac, mais la visibilité entou-

rant un prix comme le prix des Libraires favorise certainement la vente de deux ou trois milliers d'exemplaires. »

Les tournées des auteurs en lice dans les librairies ne sont pas étrangères au phénomène, de même que les efforts de promotion de l'Association des libraires du Québec. Les libraires demeurent après tout les professionnels au cœur de la vente.

Si l'on en croit Normand de Bellefeuille, directeur littéraire chez Québec Amérique et lauréat en 2000 du prix du Gouverneur général et du prix Alain-Grandbois pour *La marche de l'aveugle sans son chien*, les prix plus prestigieux, eux, n'influencent étrangement pas les ventes. « C'est désolant, déplore-t-il, car le fait de gagner les deux prix la même année ne m'a fait vendre qu'environ 100

livres! C'est étrange parce que les prix français, comme le Goncourt ou le Femina par exemple, font vendre beaucoup au Québec. Ce qui me fait dire qu'on est encore bien colonisés. »

Il est vrai qu'en librairie, on retrouve plus souvent exposés les lauréats de prix étrangers que leurs équivalents québécois. « En fait, l'impact principal de ce genre de prix est sur l'auteur, ajoute

Attribution demain chez Drouant

Un gros lot nommé Goncourt

DEPUIS 1903, LE PRIX DOMINE LA RENTRÉE LITTÉRAIRE, OBSÈDE LES ÉDITEURS ET ENRICHIT LE LAURÉAT. IMMuable malgré les sarcasmes et les rumeurs de magouille.

LOUIS-BERNARD ROBITAILLE

PARIS — « Pourquoi le prix Goncourt reste-t-il depuis 104 ans le prix de loin le plus prestigieux de la rentrée d'automne, le seul à faire vendre en moyenne 250 000 exemplaires? » s'interroge Alain Beuve-Méry, responsable des dossiers de l'édition au *Monde*. « Eh bien, je n'ai pas de réponse à cette question: sans doute la prime à l'ancienneté et à la notoriété des jurés. Malgré l'apparition de prix concurrents, malgré les rumeurs de combines, c'est une affaire qui marche toujours autant... »

Décerné pour la première fois en 1903, le prix doté d'une bourse de 50 francs de l'époque (valeur actuelle: 0,12 dollar) a eu un rival dès 1904 avec la création du jury Fémina. Puis deux autres avec le Renaudot et l'Interallié, décernés par des journalistes littéraires... qui couvraient l'attribution du Goncourt! Puis un autre avec le Médicis, voué en principe à la littérature d'avant-garde.

Vu le procès en corruption et magouillage dont les jurés de chez Drouant sont l'objet, quasiment depuis l'origine, l'institution aurait pu se faire détrôner par de nouveaux prix, réputés « propres ». Ainsi le prix du livre Inter (radio publique) décerné au printemps par un jury tournant de 24 simples lecteurs, qui

Le Goncourt demeure l'événement majeur de l'année, autour duquel s'organise la rentrée littéraire de l'automne avec ses quelque 700 romans.

a lancé il y a 20 ans la carrière de Daniel Pennac et, 10 ans plus tard, propulsé Nancy Huston vers les sommets. Non seulement le jury Inter est au-dessus de tout soupçon, et a souvent couronné des romanciers méconnus ou difficiles, mais il fait volontiers vendre plus de 100 000 exemplaires. Un succès irréfutable.

Cependant le Goncourt demeure l'événement majeur de l'année, autour duquel s'organise la rentrée littéraire de l'automne avec ses

quelque 700 romans. C'est LE sujet qui occupe les médias parisiens et le quartier de l'édition. C'était vrai en 1919, l'année où Marcel Proust fit des pieds et des mains avec *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* – et fut couronné. Vrai encore en 1932, lorsque Louis-Ferdinand Céline, avec *Voyage au bout de la nuit*, fut battu d'une courte tête par l'obscur Mazeline. Et ne se consola en aucune manière en recevant le Renaudot, traditionnel prix de consolation pour le perdant du Goncourt.

En ces temps lointains déjà, on accusait le Goncourt de tous les vices. Les 10 romanciers-jurés nommés à vie étaient soupçonnés de corruption ou de travailler pour le compte de leur propre éditeur. Il y a un quart de siècle, dans les *Intellocrates*, Hamon et Rothman notaient que les éditions Gallimard, Grasset et le Seuil « disposaient » de neuf sièges sur 10 au Goncourt, et avaient quasiment monopolisé le prix depuis 1945. Que le jury Fémina était outrageusement dominé par Gallimard, et l'Interallié par Grasset.

Un quart de siècle plus tard, le paysage éditorial a bougé sous l'effet des regroupements et concentrations. Gallimard et Le Seuil disposent de maisons-satellites qui parfois reçoivent les récompenses à leur place.

Grasset a été annexé à l'empire Hachette, où d'anciens rivaux (comme Stock) sont devenus des cousins. De grosses maisons comme Flammarion et Albin Michel font désormais partie des candidats légitimes à la distribution des lauriers. Et, pour faire mentir leurs détracteurs, les jurés Goncourt (et autres) s'ingénient une fois tous les 20 ans à couronner une « petite » maison – comme les éditions Actes Sud en 2004. Mais, comme le dit l'écrivain-journaliste Pierre Assouline, « le Goncourt et autres sont d'abord des prix de grands éditeurs. Les maisons périphériques ne sont pas dans la course ».

Enfin, contrairement au célèbre Booker Prize britannique, le plus souvent décerné à des auteurs



Marcel Proust

PHOTO ARCHIVES LA PRESSE

inconnus et non britanniques (une Irlandaise cette année, le Canadien Yann Martel en 2004), les prix français de l'automne ne couronnent pas un livre, aussi génial soit-il, mais un écrivain confirmé, jugé sur son œuvre, sa réputation, parfois sa nationalité... et son éditeur. Une Acadienne comme Antonine Maillet, oui, mais chez Grasset. Un Martiniquais comme Chamoiseau, certes, mais chez Gallimard. Et tant pis si le roman couronné n'est pas son meilleur: en 2005, en partie pour contrer Houellebecq, mais aussi pour

honorer un romancier apprécié, on avait attribué le Goncourt à *Trois jours chez ma mère*, un roman fort mince de François Weyergans.

Le Goncourt et les autres prix littéraires de l'automne, en résumé, sélectionnent rarement de mauvais romanciers. De là à dire que les romans qui remportent la finale sont nécessairement les meilleurs de l'année, il y a une marge. Car entre-temps, beaucoup de considérations politiques, professionnelles et amicales seront entrées en ligne de compte.

LES CHIFFRES DE VENTE

Selon une évaluation moyenne, un prix Goncourt « pèse » 250 000 exemplaires de l'édition originale (non compris les clubs et les poches). Le Fémina et le Renaudot valent autour de 100 000 exemplaires. L'Interallié et le Médicis au-delà de 50 000.

Cela représente un véritable pactole, à la fois pour l'auteur (qui en profite pour s'acheter un appartement à Paris) et pour l'éditeur, qui règle d'un seul coup ses problèmes de trésorerie pour l'année.

Au-delà de cette moyenne, les chiffres sont plus contrastés dans le détail. Il y a parfois de « petits » Goncourt: Michel Host, en 1986, avait plafonné à 70 000, et Paule Constant, en 1998, avait à peine dépassé les 100 000. En revanche Nancy Huston, déjà bonne vendeuse en temps normal, avait été un « très bon Fémina » en 2006, avec 160 000 exemplaires pour *Lignes de faille*.

Dans certains cas, le Goncourt couronne un roman qui figure déjà en tête des ventes en librairie: *L'Amant* de Duras en 1984, qui a terminé à 900 000 exemplaires. Ou *Les bienveillantes* de Littell, en 2006, qui était déjà un énorme best-seller avant d'être consacré chez Drouant: le tirage a finalement dépassé les 700 000 exemplaires.

Il y a enfin le cas classique d'un roman aux ventes moyennes et qui est véritablement propulsé par le Goncourt: en 1978, *Pélagie la Charrette* d'Antonine Maillet en était à 40 000 exemplaires. Après le Goncourt, elle avait atteint les 300 000. Ce qui change la vie.



Gabrielle Roy

PHOTO ARCHIVES LA PRESSE

Quelques prix d'ici

Le prix Athanase-David

Il s'agit de la plus haute distinction du gouvernement du Québec en littérature, attribuée à un auteur québécois pour l'ensemble de son œuvre. Ce prix a été décerné pour la première fois en 1922, à la suite de la création des concours littéraires du Québec par Athanase David, alors secrétaire de la province. Il est doté d'une bourse de 30 000 \$.

La médaille de l'Académie des lettres du Québec

Cette médaille gravée est remise à un écrivain québécois pour l'ensemble de son œuvre. La médaille de l'Académie fut attribuée pour la première fois en 1946 à Gabrielle Roy. Par la suite et jus-

qu'en 1980, elle ne fut attribuée qu'occasionnellement. Depuis 1984, cette médaille est décernée tous les automnes.

Les prix du Gouverneur général du Canada

Ces prestigieux prix couvrent presque tous les genres littéraires: poésie, roman, nouvelle, conte, récit, littérature pour la jeunesse, essai et écriture dramatique. Chacun des lauréats se voit remettre une somme de 15 000 \$ par le Conseil des Arts.

Le prix Gilles-Corbeil

Ce prix est remis à un auteur citoyen du Canada ou des États-Unis ayant écrit une œuvre en français. Assorti

d'une bourse de 100 000\$, il a été décerné pour la première fois le 27 novembre 1990 et est triennal. Le prix Gilles-Corbeil a été institué à la suite d'un legs de Gilles Corbeil à la Fondation Émile-Nelligan, dont il fut l'instigateur et le premier président.

Le prix Marcel-Couture

Le prix Marcel-Couture a pour but de récompenser un auteur francophone, sans restriction de genre. Il est assorti d'une bourse de 5000\$.

Le prix Anne-Hébert

Le prix Anne-Hébert récompense un premier roman en français. Il est assorti d'une bourse de 7500\$.

de Bellefeuille. Au plan pécuniaire par exemple, les bourses sont substantielles. Elles permettent parfois de vivre quelques mois. Mais c'est aussi une reconnaissance et un encouragement à continuer. C'est pourquoi je me réjouis lorsque ces prix sont attribués à de jeunes auteurs. Il faut que les prix littéraires puissent encourager les gens susceptibles d'assurer l'avenir de notre littérature!»

La poésie, qui compte un très petit bassin d'acheteurs potentiels, profite peut-être davantage des retombées d'un prix littéraire. « Le prix Émile-Nelligan est un prix déterminant », confirme Éric de la Rochelière, des Éditions Le Quartanier. « Il permet d'épuiser facilement un tirage de poé-

sie fixé à 500 exemplaires. Quand on sait que les ventes habituelles de poésie tournent autour de 200 exemplaires, l'impact est visible. D'ailleurs, dans les deux semaines suivant le prix qu'a reçu Renée Gagnon avec le recueil *Des fois que je tombe*, j'ai reçu énormément d'appels de libraires qui passaient des commandes. Résultat: le tirage est effectivement épuisé. »

Une visibilité internationale

Pour Antoine Tanguay, Alto Éditeur (qui a publié *Nikolski*, de Nicolas Dickner), le fait de gagner un prix québécois peut, du moins, favoriser les exportations et les ventes de droits. « Le langage des prix, tout le monde le

comprend, affirme-t-il. Les prix comme celui du Gouverneur général ou celui des Libraires favorisent indéniablement la reconnaissance à l'étranger. »

Rappelons que *Nikolski* a raflé pas moins de quatre prix: le prix Anne-Hébert, le prix des Libraires, le prix littéraire des Collégiens et le prix Printemps des lecteurs (organisé par les libraires de Bordeaux). Deux prix québécois, un troisième remis à Paris et un prix français. L'influence ne viendrait-elle pas de ce que certains de ces prix aient une connotation européenne? « Je ne pense pas qu'un prix comme le prix de Bordeaux ait une influence plus grande que les prix québécois, tout simplement parce qu'il y a vraiment

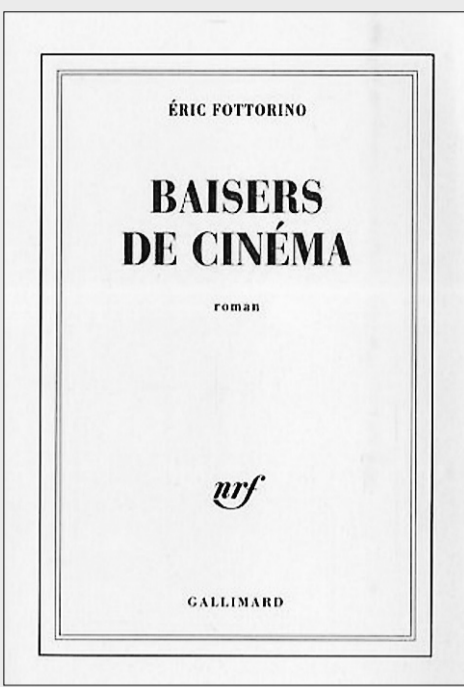
beaucoup de prix en France. On peut presque dire que tous les livres français ont été primés, s'exclame-t-il en riant. Ça ne fait pas sortir du lot! »

En ce qui a trait à la visibilité internationale, Pierre Fillion précise qu'il faut encore une fois voir plus large que la simple remise d'un prix. « Il y a un décalage entre l'honneur et l'impact du livre honoré. Tout dépend en fait du réseau. Si le livre a déjà une entente d'éditeur en France avant de gagner un prix, il sera plus facile de le distribuer là-bas, encouragé par le prix. » Autrement dit, les prix n'ouvrent pas toutes les portes par enchantement... mais donnent parfois un coup de pouce.

PLUS LECTURES

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

À la recherche d'un baiser



« Mon père était photographe de plateau. Dans les années 60. Je crois que mon père avait l'oeil. Il savait saisir une défaillance, une colère muette, la trace infime d'un incident de tournage sur un visage très pur. Avant qu'il ne brûle dans un incendie, l'appartement de mon père était rempli de ces magies instantanées.

« Je ne sais rien de mes origines. Je suis né à Paris de mère inconnue et mon père photographiait les héroïnes. Peu avant sa mort, il me confia que je devais mon existence à un baiser de cinéma. »

Et voilà le lecteur parti. À la recherche de ce baiser de cinéma que Jean Hector, éclairagiste, homme de lumière, a peut-être donné à l'une des centaines d'actrices célèbres, avec laquelle il a sans doute, peut-être, donné la vie à son fils Gilles... Serait-ce Françoise Fabian, Marie-Christine Barrault? Ou alors Anouk Aimée - vous vous souvenez d'elle dans *Un homme et une femme*? À l'hôtel, avec Trintignant? Jean

Hector était là. C'est bien possible. Tout ce que Gilles Hector a trouvé, venant de son père, ce sont deux initiales, N.V., qui, à la réflexion, peuvent signifier tout simplement Nouvelle Vague... Hector va se mettre à hanter les salles de cinéma, à scruter les génériques de l'époque, à fouiller dans les papiers de son père.

Un jour, dans un cinéma d'essai, il rencontre une jolie voisine, qui se nomme Mayliss, « avec un y » dit-elle. Un personnage, cette femme-là, aussi intrigante qu'il est possible, interprète remplaçante à l'UNESCO, qui semble détenir un secret aussi difficile à percer que celui de Gilles. Sa beauté, son parfum, tout de Mayliss le ravit et l'obsède, avec ce sentiment que cette femme semble sortie tout droit d'un film, éclairé par Jean Hector. Une passion commune les réunit, alors qu'elle est mariée et mère d'un enfant. Jeu serré des évitements et des mensonges, fuites du domicile que l'on dit conjugal, cachettes au mari, ce genre d'amours semble ne mener nulle part et notre

bon Gilles le sait très bien. Mais allez donc oublier Mayliss...

Notre héros ressemble parfois à un policier privé, parti à la recherche d'une ombre pour le compte d'un client, lui-même, qui n'a pas l'air de tenir plus que cela à retrouver sa mère. En chemin de son enquête obsessionnelle, il va rencontrer une autre femme, une certaine Camille, qui est tout le contraire de Mayliss et ne la fait pourtant pas oublier. Bref, c'est un roman superbe dans lequel tout est inventé sauf les noms, les noms célèbres d'actrices sublimes qui nous font parcourir avec joie une histoire complète du cinéma depuis les années 60. Meilleur qu'un très bon film, ce roman.

— Jacques Folch-Ribas, collaboration spéciale

Baisers de cinéma
Éric Fottorino
Gallimard, 189 pages, 27,50 \$

La maison d'édition Planète rebelle fête ses 10 ans

Une nouvelle collection en cadeau

JADE BÉRUBÉ
LITTÉRATURE JEUNESSE
COLLABORATION SPÉCIALE

Nous sommes choyés cet automne en littérature jeunesse. Et bonne nouvelle parmi les bonnes nouvelles, la maison d'éditions Planète rebelle fête son 10^e anniversaire en lançant une nouvelle collection s'adressant aux 3 ans et plus joliment intitulée « Petits poèmes pour rêver le jour ».

Planète rebelle débusque depuis maintenant 10 ans les artistes intéressés à lier la littérature à la tradition orale que ce soit par le conte, le « spoken word » ou encore les divers environnements sono-

res. Accompagnés d'un CD, les livres explorent donc les liens entre la performance et les mots.

Premier titre d'une (on l'espère) longue ribambelle, *Un chat sous les draps* se révèle aussi délicieux qu'un petit bonbon sucré dans une papillote argentée. Jennifer Couëlle (*Le cœur dans la tête*) signe ici une suite de petits poèmes (un par page) où les serpents blancs sont gênés parce qu'édentés et où les sardines s'appellent Martine pour les intimes. Les rimes et associations réjouissent d'autant plus qu'elles ne sont pas, pour une fois, au service d'une chanson ni d'une comptine. Autonomes, les vers peuvent enfin être appréciés pour ce qu'ils sont: des mots qui s'amuse et parfois tournent en rond.

Il se dégage d'ailleurs de tout

l'album un esprit de fête totalement contagieux. Le ton coquin de la conteuse Renée Robitaille, les illustrations de Stéphanie Béliveau tout comme l'environnement sonore d'Alexis Loranger participent à rendre le tout irrésistible. On adore.

Les nouveautés chez Conter fleurette

La collection Conter fleurette (qui s'éloigne de l'habituel livre-disque-fée-clochette) cherchait déjà depuis 2003 à faire découvrir aux enfants non seulement un univers de tradition mais aussi l'éventail de possibilités de l'oralité. On y compte deux nouveaux titres cet automne.

Tout d'abord, la conteuse Jacinthe Lavoie propose *Les contes de Petite Souris* pour les 4 ans et plus. Misant sur une ambiance calme et propice à la sieste, les deux contes qui constituent ce premier livre de la jeune conteuse exploitent habilement l'imaginaire enfantin. C'est que les poissons, un jour, quittent le bocal pour aller voir le monde. Vous ne saviez pas? Petite souris non plus. Attristée par le départ de son ami, elle devra parcourir l'océan sur une barque, éclairée par madame la lune, pour le retrouver.

Toujours narrée d'une voix calme (sans être néanmoins soporifique!) et accompagnée des clapotis de l'eau et du vent dans les arbres, le récit des pérégrinations de Petite Souris

apaisera assurément les plus agités. Petite souris voudra aussi faire de l'être le plus fort du monde son ami afin de ne plus avoir peur la nuit. Est-ce le chat? Le chien? La girafe? Le soleil? Le nuage? Le vent? Et puis, qu'est-ce que c'est qu'être fort au fond? Bonne question.

Notons toutefois - pour les puristes - que la narratrice n'a certes pas suivi les chics cours de diction d'Huguette Uguay! Peu importe. La magie opère. Et peut-être justement grâce à ces affrièrées qui titillent parfois l'oreille mais confirment une transmission toute personnelle de Jacinthe Lavoie à vos bambins.

La deuxième parution de l'automne, *Pierre et le Pialeino*, explore plutôt l'univers de la musique. Inspiré par les *Musiques pour enfants* de Serge Prokofiev (on y voit d'ailleurs un furtif clin d'œil à *Pierre et le loup*), l'auteur Mathieu Boutin a imaginé un conte en 12 parties dans lequel les baleines profitent des accompagnements des pialeinos, ces immenses poissons dont les dents de nacre forment des lattes de piano. Le petit Pierre apprendra, au contact d'un pialeino échoué, que l'océan cache tout un orchestre de DO-phins, de poissons-SI, de demi-thon et de timbales aux fruits de mer. C'est la pianiste Denise Trudel qui a eu l'idée de cette audacieuse incursion dans le monde de la musique à travers un conte musical. À partir de 6 ans.



Un chat sous les draps, de Jennifer Couëlle.

ÉDITÉS CHEZ PLANÈTE REBELLE

Dans la collection Petits poèmes pour rêver le jour :

- *Un chat sous les draps*
> Poèmes de Jennifer Couëlle
> Illustrations de Stéphanie Béliveau
> Musiques d'Alexis Loranger

Dans la collection Conter Fleurette :

- *Les contes de Petite Souris*
> Contes et dessins de Jacinthe Lavoie
- *Pierre et le pialeino*
> Conte de Mathieu Boutin
> Illustrations de Paule Trudel Bellemare
> Musique de Serge Prokofiev
> Au piano : Denise Trudel

DU 21 AU 25 NOVEMBRE | 20 h

CAP AU PIRE

de SAMUEL BECKETT

Traduit de l'anglais par Édith Fournier

une lecture par SAMI FREY

Une présentation du **13^e Festival international de la littérature** en collaboration avec le STUDIO LITTÉRAIRE DE LA PLACE DES ARTS, en accord avec LES VISITEURS DU SOIR et LES ÉDITIONS DE MINUIT.

Cinquième Salle Place des Arts
514 842.2112 1 866 842.2112
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514 790.1245

J.K. Rowling a achevé son premier livre post-Harry Potter

ASSOCIATES PRESS

LONDRES — La romancière britannique J. K. Rowling a terminé son premier roman de l'après *Harry Potter*. Il s'agit d'une collection illustrée de contes de fées intitulée *Les Contes de Beedle le barde* (*The Tales of Beedle the Bard* en anglais).

Seulement sept copies du manuscrit ont été faites, a déclaré Rowling jeudi. L'une d'elles sera vendue aux enchères le mois prochain. Les fonds ainsi collectés seront remis à une oeuvre de charité pour les enfants. Les autres exemplaires ont été distribués en cadeaux.

La romancière a succès a dessiné elle-même les illustrations

et a fourni le manuscrit des cinq histoires qui composent le recueil.

Les Contes de Beedle le barde sont mentionnés à la fin du dernier tome d'*Harry Potter*, *Harry Potter et les Reliques de la mort*, comme un présent laissé par le directeur de l'école de sorcellerie Albus Dumbledore à Hermione, l'amie d'Harry. Dans ce recueil figurent des indices qui aident à détruire le mauvais Lord Voldemort.

« *Les Contes de Beedle le barde* sont vraiment une distillation des thèmes présents dans les *Harry Potter*, et les écrire, cela a été la plus merveilleuse façon de dire au revoir à un monde que j'ai aimé et dans lequel j'ai vécu

pendant 17 ans », a déclaré J.K. Rowling dans un communiqué de presse.

Le recueil, relié en cuir marocain et serti d'argent et de pierres semi-précieuses, sera venu par Sotheby le 13 décembre. Mise à prix: environ 60 000 \$. Les gains seront attribués à l'organisation The Children's Voice, qui aide les enfants en difficulté en Europe.

Les Reliques de la mort, septième et dernier tome des aventures d'Harry Potter, a été publié en juillet (le 26 octobre dans sa version française). Les sept volumes se sont vendus à près de 400 millions d'exemplaires et ont été traduits en 64 langues.

Zoom sur l'intelligence émotionnelle

Tout ce que vous devez savoir pour optimiser votre QE

Travis Bradberry, Ph.D., Jean Greaves, Ph.D.

978-2-89225-646-8 • 192 p. • 20,95 \$

« Voici expliqué de manière concise comment gérer nos émotions avec créativité tout en utilisant avantageusement notre intelligence. »

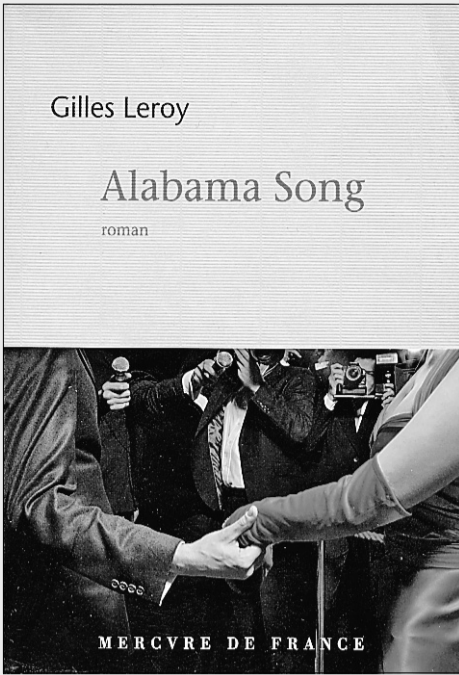
LE DALAI-LAMA

Les auteurs rappellent ce qu'est l'intelligence émotionnelle et présentent les résultats de leurs dernières recherches de façon simple et concise afin de démontrer comment cet autre type d'« intelligence » peut nous aider à éliminer le stress, à augmenter notre productivité, à comprendre nos émotions immédiates et à interagir positivement avec notre entourage.

450.656.2660 • www.unmondedifferent.com • En librairie dès maintenant • Distribué par ADP

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Désaccordez-moi cette valse



L'une des nouvelles de Scott Fitzgerald, *La féture*, débute ainsi et ce programme sera le sien et celui de sa femme Zelda: « Toute vie est bien entendu un processus de démolition. » *Bien entendu...* Fitzgerald, qui disait avoir taillé son succès dans le désespoir, a été servi. Années 20: plaisirs, voyages et gloire. Années 30: alcool, disputes et folie. Puis en 1940 la crise cardiaque le fauche à 44 ans alors que son œuvre sombre dans l'oubli, et en 1948 l'atroce mort de Zelda dans l'incendie de sa clinique. Grandeur et décadence d'un couple de l'Alabama: une « *Southern Belle* » avait marié un futur grand écrivain. Qu'à-t-il bien pu se produire dans ce couple idéal et maudit?

Pour tenter d'y répondre, le romancier Gilles Leroy s'est glissé dans la peau de Zelda Sayre, fille de juge, petite-fille de sénateur, Miss Alabama à 16 ans, les garçons à ses pieds jusqu'au soir de juin 1918 où elle

croise, au Country Club de Montgomery, le lieutenant Fitzgerald (il a 21 ans, elle 18) qui danse à merveille, qui est si beau (la mère de Zelda: « le plus beau visage d'homme que j'ai croisé à ce jour ») et qui doit partir pour le front européen. Mais la guerre, qui achève, n'a pas besoin de lui. Chouette, il écrira, aussi bien qu'il danse... Ces deux-là sont mari et femme en 1920. Pour le meilleur et – ce qui intéresse Leroy, ce qui nous intrigue – pour le pire...

On a donc, de la féture, le point de vue de l'épouse nourri par le savoir du romancier qui a lu tous les romans (et celui de Zelda, *Accordez-moi cette valse*), les lettres, qui a voyagé dans leurs biographies et celles de leurs relations et qui, au-delà des événements cocasses (Scott et Hemingway comparant leurs pénis car Zelda affirme que celui de son mari est plus long), s'est efforcé (avec subtile efficacité) de lui rendre une voix personnelle,

d'entrer en imagination dans ses doutes, ses angoisses, ses envolées.

Leroy ne mène pas une défense de Zelda, l'ex-Miss Alabama n'en sort ni grandie ni sympathique mais vraie, la mariée mise à nue dans ses crânes ambitions, ses désirs bloqués (celui d'écrire qui la place en rivalité inégale), ses colères (Hemingway en prend un coup: « ce gros lard m'a toujours dégoûtée »), son délire sur l'homosexualité probable de « Fitz » et « Hem », sa guerre contre celui qui siphonnait son âme... À la mort de Fitzgerald, elle dira « notre folie nous unissait », elle ajoutera: « cette folie à deux, ce n'était pas de l'amour » ...

— Robert Lévesque, collaboration spéciale

Alabama Song

Gilles Leroy
Mercure de France, 191 p. 31,50\$

Gabrielle Roy, reporter



DANIEL LEMAY
ESSAIS

Gabrielle Roy venait d'avoir 30 ans, elle rentrait d'Europe et elle voulait écrire. Mieux: gagner sa vie en écrivant. À Montréal, en 1939, on ne peut pas dire que la chose allait de soi. Surtout pour une femme.

Le pays se remet à peine de la crise économique que des bruits de guerre arrivent de « l'autre bord ». L'Union nationale de Maurice Duplessis perdra d'ailleurs le pouvoir en novembre 1939 à la suite d'une élection-surprise déclenchée d'une plate-forme anticonscriptionniste.

Écrire... La future auteure de *Bonheur d'occasion*, Prix Femina 1947, est tellement certaine de sa voie qu'elle décide de s'établir à Montréal, renonçant ainsi à son poste d'institutrice à Saint-Boniface, dans son Manitoba natal. Au grand dam de sa famille...

Après avoir été maigrement payée pour quelques billets et nouvelles placés au *Jour* et à la *Revue moderne*, « une grâce toute spéciale de la Providence » la met en contact avec le rédacteur en chef du *Bulletin des agriculteurs*.

Jusqu'en 1945, Gabrielle Roy y signera une quarantaine de reportages dont 28 sont regroupés dans *Heureux les nomades et autres reportages 1940-1945*, le plus récent titre des « Cahiers Gabrielle Roy » que publie le Boréal (1). Notons que, sauf sept qu'elle a elle-même retouchés avant leur publication dans *Fragiles lumières de la terre* (1978), la romancière n'a jamais voulu que ses reportages – « qu'elle considérait comme des écrits de jeunesse », lit-on dans la présentation – soient publiés de son vivant.

Comme reporter, Gabrielle Roy (1909-1983) a ratissé ce qui était encore la province de Québec, de l'Abitibi au Saguenay, de la Gaspésie aux Cantons de l'Est; pour le journal *Le Canada*, elle a aussi voyagé dans l'Ouest, jusqu'en Alaska.

Elle avait cette capacité de cerner rapidement un personnage, sans nécessairement lui parler, et elle n'a jamais hésité à donner son opinion. Face à ce talent certain, ses patrons du *Bulletin* avaient décidé de la laisser aller, abaissant, pour le bénéfice du lecteur, les barrières entre reportage, théoriquement « objectif », et l'essai, fruit de la réflexion personnelle.

Je l'avoue: je n'avais pas lu une ligne de Gabrielle Roy depuis *La petite poule d'eau*, qui était au programme de ma classe de syntaxe, il y a plus de 40 ans; les ados que nous étions alors avaient le goût de lectures plus... excitantes, disons.

J'ai abordé *Heureux les nomades* avec une certaine appréhension mais après cinq pages, *Tout Montréal*, une série que Gabrielle Roy a écrite en 1941, m'a embarqué. De force!

Montréal, écrit-elle alors, n'est « guère adroit dans ses rares essais d'hospitalité », à l'air d'une « grosse dame parvenue qui a toujours peur de se trom-

La romancière n'a jamais voulu que ses reportages, sauf exception, soient publiés de son vivant.

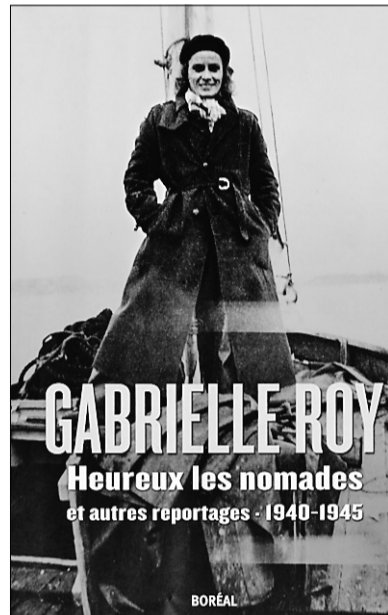
per quand elle donne ses invitations ». Fallait quand même une certaine audace pour parler ainsi de la métropole!

Qui, par ailleurs, court accueillir Tino Rossi et Madeleine Carroll à la Gare centrale mais, « quand il s'agit de ses propres artistes, elle devient plus que circonspecte, elle attend qu'ils soient reconnus à l'étranger pour leur ouvrir les bras ». Salut, Félix!

Il revit, là dans ces pages, le Montréal de la Commission des liqueurs, du marché Bonaventure, des gargouilles de fan-tan du Chinatown. Montréal... « En haut les châteaux, en bas les taudis ». « Et la plainte, la plainte infinie du peuple, geignant, peinant, souffrant sur sa rive nord ».

Malgré les longues énumérations et l'occasionnelle esbroufe langagière – « calanque », « môle », « bief », « darse » et « trépan » sont alignés dans la même page: le lecteur du *Bulletin des agriculteurs* avait affaire à être lettré! – , je vais entreprendre le voyage du Québec avec M^{me} Roy. Au moins jusqu'à Saint-Donat.

(1) Cette édition a été préparée par Antoine Boisclair et François Ricard, avec la collaboration de Jane Everett et Sophie Marcotte, tous membres du Groupe de recherche sur Gabrielle Roy qui réunit des professeurs et des étudiants des universités McGill et Concordia.



HEUREUX LES NOMADES et autres reportages 1940-1945
Gabrielle Roy, Boréal
440 page, 27,50\$

« C'est du grand art [...]. Jamais l'écriture de Lise Tremblay ne nous aura paru aussi sobre, minimaliste, épurée. Et concrète. Jamais le regard lucide, et ironique, qu'elle pose sur le monde de livre en livre ne nous a paru aussi authentique [...]. On en vient à penser que *La Sœur de Judith* pourrait être le livre fondateur de Lise Tremblay. »
Danielle Laurin, *Le Devoir*

LISE TREMBLAY
LA SŒUR DE JUDITH
Roman
176 pages • 19,95 \$

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

PALMARÈS DES VENTES Renaud-Bray

22 au 28 octobre 2007

Cette semaine 21 024 titres différents ont été vendus.

1 HARRY POTTER ET LES RELIQUES (...), t. 7	J.K. Rowling	Roman	Gallimard
2 PASTA ET CETERA À LA DI STASIO	J. Di Stasio	Cuisine	Flammarion Qc
3 CHEVALIERS D'ÉMERAUDES, t. 11	A. Robillard	Science-fiction	Éd. De Mortagne
4 SANS RIEN NI PERSONNE	M. Laberge	Roman	Boréal
5 LE SECRET	R. Byrne	Psychologie	Un monde différent
6 JE M'APPELLE MARIE	C. Tétrault	Biographie	Éd. De l'homme
7 ANTICANCER	D. S.-Schreiber	Santé	Laffont
8 MAL ÉLEVÉ	S. Dompierre	Roman	Québec Amérique
9 ENTRE DEUX OS	K. Reichs	Polar	Laffont
10 MOI, JOLAN, t. 30	Sente / Rosinsky	B.D.	Stock
11 L'ÉLÉGANCE DU HÉRISSEON	M. Barbery	Roman	Gallimard
12 BLESSURE D'ABANDON	D. Dufour	Psychologie	Éd. De l'homme
13 NI D'ÈVE NI D'ADAM	A. Nothomb	Roman	Albin Michel
14 LES CLÉS DU SECRET	D. Sévigny	Psychologie	Éd. de Mortagne
15 SOUS ARBRE À PALABRES, MON GRAND-PÈRE...	B. Diouf	Roman	Les Intouchables
16 MILLE SOLEILS SPLENDIDES	K. Hosseini	Roman	Belfond
17 LA CUISINE ET LE GOÛT DES ÉPICES	E. & P. De Vienne	Cuisine	Trécaré
18 ENTRE CUISINE ET QUINCAILLERIE	S. Faïta	Cuisine	Trécaré
19 PASSION POLITIQUE	J. Chrétien	Biographie	Boréal
20 LE PREMIER ET LE DERNIER MIRACLE	A. Filissiadis	Roman	Michel Brûlé
21 LES 100 MEILLEURS VINS À MOINS DE 25 \$	J. Aubry	Cuisine	Transcontinental
22 DÉTOUR IMPOSÉ	Petit / B.-Leclerc	Biographie	Éd. La Semaine
23 SECRETS DES FLEURS, t. 3 - Le lys pourpre	N. Roberts	Roman	Flammarion Qc
24 RÉUSSIR: PROGRAMMER SON SUCCÈS	C.-A. Poissant	Économie	Logiques
25 LE RAPPORT BRODECK	P. Claudel	Roman	Stock
26 BOURGALTY	J.-F. Nadeau	Biographie	Lux Éditeur
27 À LA DI STASIO	J. Di Stasio	Cuisine	Flammarion
28 L'ESSENTIEL DE L'ÉPICERIE	Collectif	Cuisine	Éd. La Semaine

LE 3950

Luck Mervil reçoit chez lui six personnalités qui n'ont pas la langue dans leur poche

TV5 SAMEDI 19h

29 LE GUIDE DE L'AUTO 2008	Duquet / Gélinas	Transports	Trécaré
30 LES SECRETS DE NORAH	N. Shariff	Biographie	Éditions JCL
31 COMMENT ACHETER MON PREMIER PLEX	A. Dubuc	Économie	Transcontinental
32 FERNAND GIGNAC, MON PÈRE	B. Gignac	Biographie	Stanké
33 LE TEMPS DES TURBULENCES	A. Greenspan	Biographie	Lattès
34 COMMENT JE SUIS REDEVENU CHRÉTIEN	J.-C. Guillebaud	Religion	Albin Michel
35 OSCAR ET LA DAME ROSE	E.-E. Schmitt	Roman	Albin Michel
36 VOTRE GROSSESSE AU JOUR LE JOUR	L. Regan	Maternité	Hurtubise HMH
37 PETITS PÉNIBLES ET GROS CASSE-PIEDS	C. André	Psychologie	Seuil
38 RED KETCHUP - La vie en rouge, t. 1	J. Di Stasio	B.D.	Éd. La Pastèque
39 L'ÉTAT DU MONDE 2008	Collectif	Politique	Boréal
40 MIRACLE	D. Bélieu	Roman	Presses de la Cité
41 CUISINER AVEC LES ALIMENTS CONTRE (...)	B. Stéfano / Gingras	Cuisine	Trécaré
42 ODETTTE TOULEMONDE ET AUTRES HISTOIRES	E.-E. Schmitt	Roman	Albin Michel
43 LE SECRET	R. Byrne	Psychologie	Simon & Shuster
44 J'AI SÉRÉ LA MAIN DU DIABLE	R. Dallaire	Biographie	Libre Expression
45 LES ACCOUCHEUSES, t. 2 - La révolte	A.-M. Sicotte	Roman	VLB

Un réseau de 24 librairies

Service aux entreprises et aux institutions : 1 800 667-3628

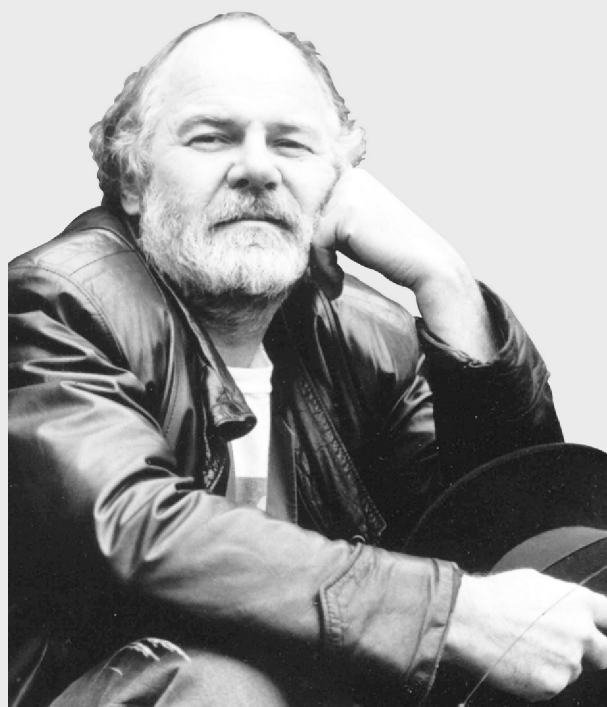
renaud-bray.com

PLUS LECTURES

AU PIED DE LA LETTRE DANIEL LEMAY

1 WOUF!

Après avoir lu dans cette rubrique en août que la Société centrale canine et l'Académie vétérinaire de France récompensaient depuis 2006 « le meilleur ouvrage de langue française mettant en exergue les relations entre l'homme et le chien », Michel Noël s'est inscrit avec *Hush! Hush!*, publié chez Hurtubise HMH. Et le jury international a retenu ce roman traitant des chiens de traîneau, titre qui était aussi finaliste au prix TD (remporté la semaine dernière par André Leblanc pour *L'envers de la chanson - Des enfants au travail 1850-1950*, aux 400 coups). Michel Noël, un Algonquin d'Abitibi, devrait se rendre à Paris le 17 novembre pour recevoir, au Sénat français, son prix et la bourse de 1000 euros qui l'accompagne. Trois fois wouf!



Michel Noël

FOURNIE PAR LES ÉDITIONS HURTUBISE HMH

2 KABOUM!

Télé-Québec, apprenait-on jeudi au Forum sur la littérature nationale, s'appête à lancer 12 livres tirés de sa populaire émission quotidienne, *Kaboum*, destinée aux 6-8 ans. La série sera signée Emmanuel Aquin (*Le pigeon dou-dou*, *Prométhée*, etc.) qui fait partie de la douzaine d'auteurs de cette émission produite par Pixcom. Les Karmadors auront à piger loin dans leurs ressources pour protéger l'eau de Kaboum, dont les vilains Krashmals veulent à tout prix s'emparer. Dans sa courte présentation aux gens du livre, la PDG de Télé-Québec, Michèle Fortin, a par ailleurs déclaré que le diffuseur public était prêt à discuter de partenariat avec les éditeurs québécois, qui ont pris acte de l'ouverture.

3 NELLIGAN

Le réseau des bibliothèques publiques de Montréal s'est doté d'un nouveau site web - ville.montreal.qc.ca/biblio - où le catalogue Nelligan, qui relie déjà 26 des 56 établissements du réseau, donnera bientôt accès à quelque cinq millions de documents. L'harmonisation des huit systèmes informatiques de la nouvelle ville a nécessité des investissements de 4,5 millions et sera complétée en 2010.

ENTREVUE / Rawi Hage

De guerre lasse

Rawi Hage, écrivain de Beyrouth installé à Montréal, nous arrive avec un premier roman percutant qui a connu un franc succès en anglais.

DAVID HOMEL
COLLABORATION SPÉCIALE

« Une écriture au masculin qui ose dire son nom. » C'est comme ça que Rawi Hage décrit son roman *Un parfum de poussière*, qui vient de paraître chez Alto. Et c'est vrai, les atmosphères dans ce livre, qui met en scène deux amis pendant la guerre civile libanaise, ne sont pas très tendres. Qui dit guerre civile dit destruction de l'économie, et Bassam, le héros, avec son ami George, n'ont pas grand-chose à faire pour gagner leur vie. La contrebande, le banditisme, les petits boulots... le temps est au désespoir plutôt qu'à l'amour, quoique l'amour maternel brûle quand même. Il n'y a qu'une porte de sortie, l'exil. Bassam aura la chance de passer par cette porte, mais la guerre continuera à le traquer.

Si Rawi Hage a connu la violence, l'homme ne donne pas l'impression d'être un grand blessé. Plutôt le contraire. À 43 ans, avec un passé riche en aventures, il s'estime chanceux de vivre à Montréal, dans un appartement baigné de soleil entre Côte-des-Neiges et l'Université de Montréal, surtout après le séjour qu'il a fait à New York. « Vivre aux États, c'était pire

que la guerre civile chez nous », dit-il. Il y est arrivé après avoir quitté le Liban en 1984, parlant le français et l'arabe, « mais le peu d'anglais que je connaissais, je l'avais appris en regardant la télé. »

Comment expliquer que, plusieurs années plus tard, il a écrit ce roman en anglais? « Les personnes déplacées apprennent vite des langues, et des identités aussi » répond-t-il. En 1992, il a trouvé le chemin de Montréal. « J'étais à la dérive, je ne savais pas quoi faire de ma vie. » Il a étudié la photographie, et bien vite, il exposait ses photos.

Et il y avait le taxi aussi. « C'est une façon de gagner sa vie quand il n'y a rien d'autre qui marche. » Il rit. « J'ai laissé le taxi pour le moment. Mais je pense qu'il y a plus d'argent à faire dans le taxi que dans les livres. Et en plus, maintenant que je suis un peu connu, mes amis du taxi me demandent de l'argent! »

Un peu connu? Rawi Hage est trop modeste. Son histoire a quelque chose de magique. Lorsqu'il a terminé son manuscrit, il a choisi plusieurs éditeurs de Toronto et leur a envoyé son projet, sans agent, sans « piston », comme dans l'ancien temps. Et contre toute attente, son livre a trouvé preneur. Depuis, Hage a gagné des prix et son livre est devenu un best-seller. Adieu, le taxi, du moins, pour le moment.

Ce qui me ravit, c'est qu'un roman de la trempe d'*Un parfum de poussière* puisse connaître le succès, pas seulement au Canada anglais, mais dans d'autres pays. Comme héros, Bassam n'est pas exemplaire. Il travaille au port de

Beyrouth, il est complice dans le trafic du whisky frelaté et d'autres produits de luxe. Ses rapports avec Rana, la belle du quartier, sont plutôt sommaires; du temps dérobé aux regards des voisins, entre deux bombardements. Dans une situation de guerre civile, il lui reste peu de repères: la famille, l'honneur, ses camarades d'armes, son fusil. La violence devient un acte quotidien. Bassam se retrouve à menacer le marchand du coin de son pistolet pour pouvoir mettre la main sur une boîte de Kotex pour une jeune fille du voisinage. Et ensuite, il y a les chiens... Avec le départ de la bourgeoisie libanaise pour la France (ou le Canada), leurs caniches et autres toutous sont lâchés dans les rues et doivent apprendre à vivre à la dure.

Le lyrisme et l'humour portent cette histoire de guerre à un niveau supérieur. Bassam le voyou devient un héros. Même en exil, à Paris, il refuse d'abandonner son arme, car c'est sa seule sécurité, son seul compagnon. Il se plaint d'horribles cauchemars qui viennent le hanter la nuit si jamais il dort sans son arme sous son oreiller. Nous qui ne vivons pas comme lui, nous comprenons ce besoin grâce à ce livre.

Et le Liban aujourd'hui, selon Rawi Hage? « Un pays victime du fanatisme sectaire », répond-t-il. « La guerre est l'oeuvre de cette intolérance. » Le retour au pays natal n'est pas pour lui.

UN PARFUM DE POUSSIÈRE

Rawi Hage
Traduit par Sophie Voillot, Alto, \$24.95

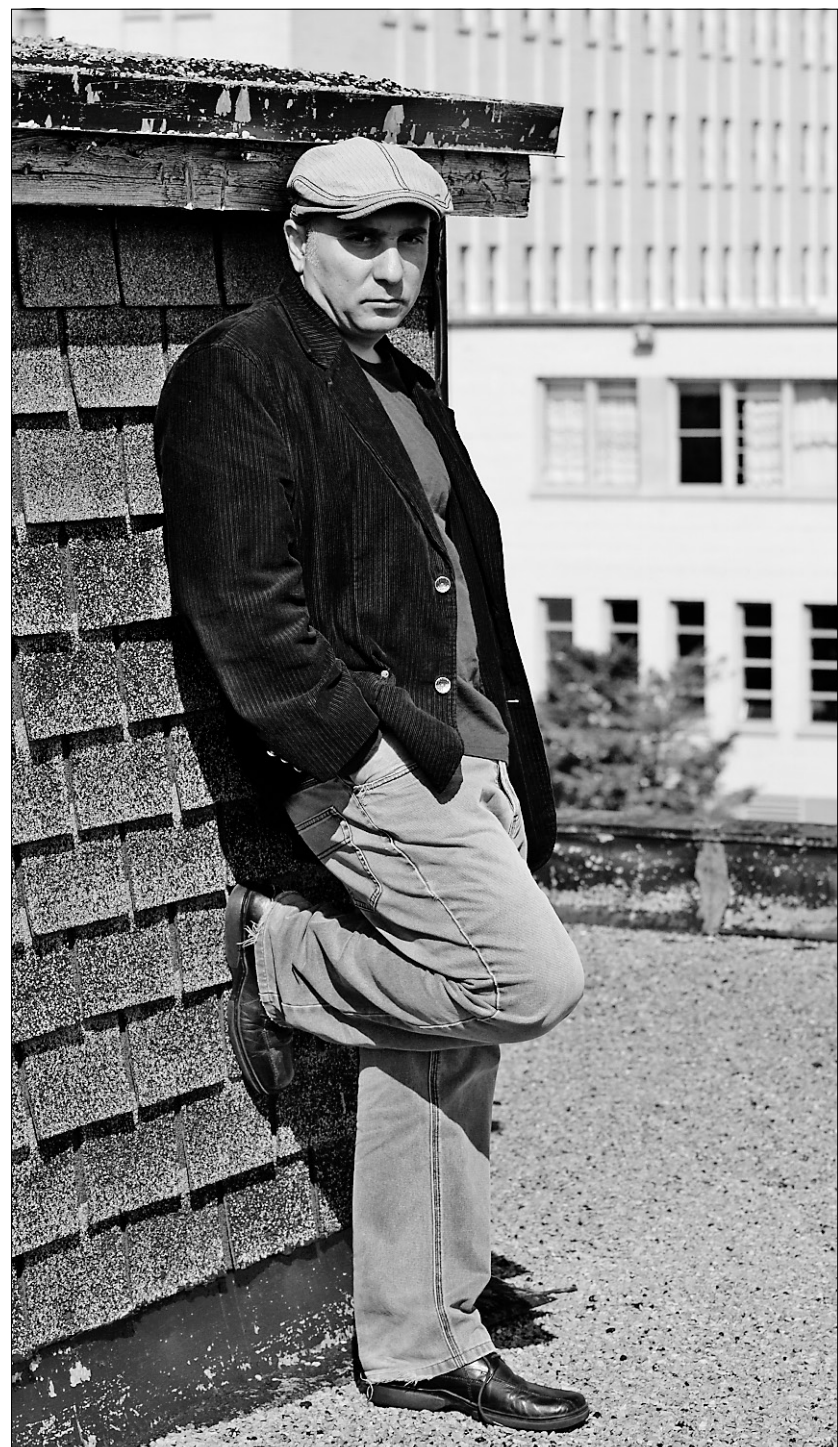
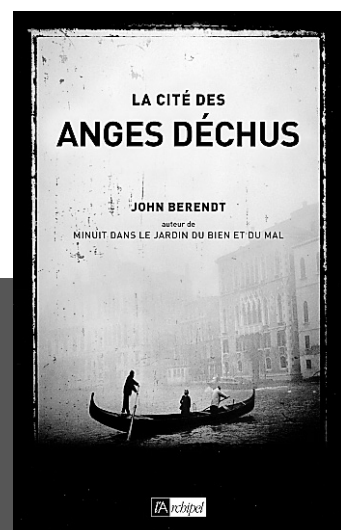


PHOTO ARMAND TROTTIER, LA PRESSE ©

Arrivé à Montréal en 1992, Rawi Hage a fui un Liban tourmenté, décor de son dernier roman, *Un parfum de poussière*.

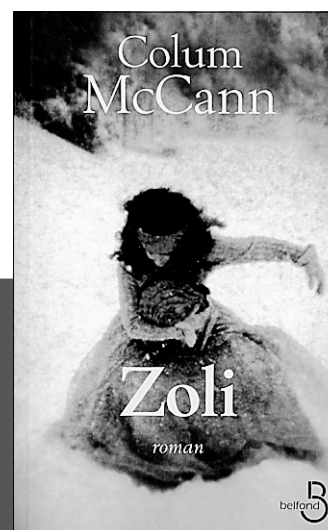
BIBLIO



LA CITÉ DES
ANGES DÉCHUS
JOHN BERENDT
MINUIT DANS LE JARDIN DU BIEN ET DU MAL
ÉDITIONS L'ARCHIPEL
390 PAGES
34.95 \$



ALEXANDRE FAUSTINO
ÉPIPHANIE
romans
MARCHAND DE FEUILLES
15.95 \$



Colum
McCann
Zoli
roman
BELFOND
330 PAGES
29.95 \$

La cité des anges déchus, de l'Américain John Berendt, n'est pas un polar, contrairement à ce que sa quatrième de couverture laisse croire. Il s'agit plutôt d'un récit de voyage s'adressant aux amoureux de la Sérénissime, de ses quelque 400 ponts, de ses canaux secrets, de ses passages étroits, ainsi qu'à ceux qui veulent la découvrir.

Présent à Venise en 1996 dans la foulée du terrible incendie qui a ravagé La Fenice, le célèbre opéra de la Cité des Doges, l'auteur tente, par ce journal de bord, de mieux comprendre ce qui a bien pu mener à un tel drame... et au détour, tente de mieux cerner cette ville et ses habitants.

Car la question turlupine tous les voyageurs qui ont mis les pieds à Venise: comment vivent les autochtones dans ce décor de théâtre qui ne semble tenir debout que pour les touristes? La réponse surprendra le lecteur, de la capture des pigeons en pleine nuit, aux habitudes culinaires des Vénitiens, en passant par leur irrésistible besoin de mentir... On y retrouve également une intéressante revue de littérature sur Venise qui permet à la fois d'approfondir la visite des lieux et de diversifier les points de vue sur cette ville aussi insaisissable que petite (sa superficie est à peine le double de celle du parc du Mont-Royal).

Alors que l'on croyait que tout avait été écrit sur Venise, l'auteur de *Minuit dans le jardin du bien et du mal*, adapté au cinéma par Clint Eastwood, nous prouve qu'il n'en est rien.

— François Cardinal

On dit souvent que la poésie n'est plus engagée, qu'elle se serait tournée vers les valeurs individuelles, que le pays, la société, tout ça, c'est d'une autre époque! Que ça n'intéresse surtout pas les jeunes auteurs! À lire *Épiphanie*, d'Alexandre Faustino, jeune travailleur des rues, c'est un autre son de cloche qu'on entend.

Son premier recueil, *Sa beauté carcérale* (2004), débordait de flashes urbains. *Épiphanie*, écrit d'un souffle lyrique, aborde dans la « Langue des neiges » des questions comme la mémoire, la responsabilité et l'identité collective. « Le bruit se répandait/rassasié d'immensité/il parlait toutes les langues/portait tous les visages ». Dédié aux Patriotes, le recueil nomme des héros politiques, poétiques et populaires, de Chénier à Maurice Richard et au Grand Antonio, en passant par Jean-Marc Desgent et Aimé Césaire. Chose plus étonnante, on trouve cette citation de René Lévesque: « Quelle préoccupation incite les hommes à vouloir trouver refuge dans un mot? » Tout ce qu'on dit que les jeunes auteurs ne disent pas, Faustino le dit. On pense à Loco Locass, Richard Desjardins, Mes Aïeux, à d'autres jeunes poètes comme Danny Plourde. Avec *Épiphanie*, Alexandre Faustino enfonce le cliché de l'engagement c'est fini! « Car du dernier souffle de mes ancêtres/perçait un moment, une identité, qui de ses dernières frontières/nous obligeait à réapprendre à parler/le langage des uns et des autres ». Un beau livre qui parle haut et fort.

— Claude Beausoleil, collaboration spéciale

En France, le livre est en tête des ventes. Peut-être est-ce en raison de la proximité avec les peuples tsiganes, ou plutôt roms, ce qui n'est pas le lot des Nord-Américains. Et ce n'est pas en écoutant les Gypsy Kings qu'on va remplir ici les espaces blancs... Toujours est-il que *Zoli* raconte les tribulations d'une femme, belle et rebelle, dans cette Europe du XX^e siècle qui évolue trop vite. Dans les années 30, avec son grand-père, elle sera la seule survivante d'une cérémonie mortelle qui a des allures de nuit du Klu Klux Klan. Il s'ensuit des années de fuite, où la charité côtoie la trahison, au bout desquelles Zoli, écrivaine insaisissable, mère aimante mais combien effarouchée, refusera de renouer avec un passé synonyme de plaies jamais cicatrisées. Des passages haletants, vifs, lumineux, succèdent à des épisodes parfois d'un, comment dire, impressionnisme déroutant. Comme si on avait le sentiment que plusieurs traducteurs avaient planché sur la même copie et que le tout ne concordait pas. L'ensemble nous laisse avec une impression agréable, certes, mais floue. L'intention n'est pas de conserver précieusement le livre dans les rayons de la bibliothèque.

— André Duchesne